UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00284583 2

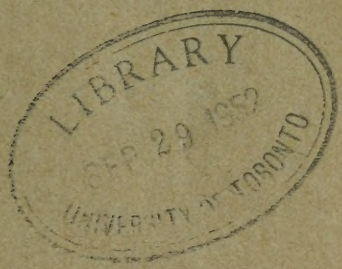
Cahiers de la quinzaine
sér.18, no 10

AP
20
C15
sér. 18
no 10

IXIÈME CAHIER DE LA DIX-HUITIÈME SÉRIE

JACQUES MARITAIN

uelques pages sur LÉON BLOY



CAHIERS DE LA QUINZAINE
raissant le dix et le vingt-cinq de chaque mois
PARIS
ARTISAN DU LIVRE, 2, RUE DE FLEURUS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/s18cahiersdelaqui10pg

Cahiers parus actuellement dans la 18e série

1. CHARLES PÉGUY. — Lettres et entretiens. . . . . 20 fr.
2. PAUL VALÉRY. — Quatre lettres au sujet de Nietzsche (*ne se vend que par abonnement*).
3. FRANÇOIS FOSCA. — Claude Monet. . . . . 15 fr.
4. MARCEL COURTINES. — La lumière, principe du monde (*ne se vend que par abonnement*).
5. GUY-CHARLES CROS. — Avec des mots... (poèmes). . 25 fr.
6. ÉDOUARD HELSEY. — La France, l'Allemagne et la paix (*ne se vend que par abonnement*).
7. JEAN DORSENNE. — La vie sentimentale de Paul Gauguin. 12 fr.
8. ALAIN. — Les sentiments familiaux (*ne se vend que par abonnement*).
9. ANDRÉ MAUROIS. — Quatre études anglaises (*Épuisé pour la vente au numéro, il ne reste plus que des numéros d'abonnement*).
10. J. MARITAIN. — Quelques pages sur Léon Bloy (*ne se vend que par abonnement*).
11. LOUIS DUMUR. — Dieu protège le Tsar !. . . . . 25 fr.

Prix de l'abonnement aux 18 titres de la 18e série.

	Paris	Province	Étranger
sur alfa satiné Navarre. . .	200 fr.	225 fr.	260 fr.
sur Vergé d'Arches.	575 fr.	600 fr.	635 fr.

quelques pages sur
LÉON BLOY

Dixième cahier de la dix-huitième série

N° 1229

Cahiers de la Quinzaine
Ser 18: no 10

DIXIÈME CAHIER DE LA DIX-HUITIÈME SÉRIE

JACQUES MARITAIN 1882-

quelques pages sur *LÉON BLOY*

LIBRARY
SEP 29 1952
UNIVERSITY OF TORONTO
550849
10-1-52

CAHIERS DE LA QUINZAINE
paraissant le dix et le vingt-cinq de chaque mois
PARIS
L'ARTISAN DU LIVRE, 2, RUE DE FLEURUS
1927

AP
20
C15
sér. 18
no 10

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright 1927, by Choureau & Cie.

Réponse à quelques critiques

Nous ne pouvons rien donner que nous n'ayons reçu, étant à l'image de Celui qui a tout reçu de son Père. C'est pourquoi plus on donne, plus on a besoin de recevoir, plus on est mendiant. Bloy était un terrible mendiant qui ne souffrait pas la médiocrité dans les hommes, et que Dieu ne devait contenter qu'avec la vision de sa Gloire. On aurait dit parfois que dans son désir de la bienheureuse vision il fermait volontairement les yeux aux lumières ordinaires, et préférait marcher à tâtons vers le pur éblouissement. Cette impatience mystique est, à mon avis, à la source même de son art.

Il s'agit pour lui, avant tout, de « donner l'idée et l'impression du mystère », c'est-à-dire de notre impuissance à voir en face la lumière qui nous éclaire,et de donner en même temps, par la plus

somptueuse floraison d'images, une similitude sensible de cette vérité dont nous n'avons pas encore l'intuition et que nous ne connaissons que *per speculum in aenigmate*. « Il est indispensable, dit-il, que la Vérité soit dans la Gloire. La splendeur du style n'est pas un luxe, c'est une nécessité. » Essentiellement, Léon Bloy est un *pèlerin du Saint-Tombeau*. — « Si l'Art est dans mon bagage, tant pis pour moi ! Il ne me reste que l'expédient de mettre au service de la Vérité ce qui m'a été donné par le Mensonge. Ressource précaire et dangereuse, car le propre de l'Art, c'est de façonner des Dieux ! » — « Je suis bonnement un pauvre homme qui cherche son Dieu, en l'appelant avec des sanglots par tous les chemins... » — « La vérité bien nette et qui éclate dans tous mes livres, c'est que je n'écris que pour Dieu. » Il était tout le contraire d'un anarchiste haïssant « les bourgeois » : il était un chrétien qui haïssait *le Bourgeois*, c'est-à-dire, pour qui sait comprendre, un des noms modernes du vieil Ennemi. Il avait en horreur le désordre, le déséquilibre, le sentimentalisme, l'esprit négatif et révolutionnaire. « J'écris les choses les plus véhémentes avec un grand calme. La rage est impuissante et convient

surtout aux révoltés. Or je suis un justicier *obéissant.* » Il plaçait au-dessus de tout la fidélité absolue à la vérité surnaturelle. « Trop de science humaine et trop peu de science divine », dit-il en parlant de Villiers de l'Isle-Adam. « C'est la même impression que pour Edgar Poë. Ces poètes ne priaient pas et leur mépris, éloquent parfois, n'est que l'amertume de leur impatience terrestre. Ils sont pleins de terre comme les idoles. »

Je ne désespère pas de trouver quelque jour assez de repos d'esprit pour essayer, en une méditation nourrie de souvenirs, de peindre Léon Bloy tel que je l'ai connu. J'aurais préféré attendre ainsi de lui pouvoir consacrer une étude complète, et ne rien livrer de partiel et de morcelé. Mais j'ai lieu de penser que certaines explications concernant cette grande figure sont devenues indispensables.

Je sais qu'il est aussi facile qu'injuste de tracer de lui une caricature odieuse en prenant pour documents des historiettes absurdes, ou en alignant un certain nombre de textes choisis dans une œuvre qui roule des matériaux très divers, et dont une partie a la vitupération pour fin propre. Reproche-t-on à Juvénal de n'avoir

pas composé de bucoliques ? La question est de mettre à leur place ces éléments, — de lui-même le temps s'en chargera d'ailleurs — et de s'attacher à ce qui est principal dans une âme aussi exceptionnelle par ses prodigieux dons lyriques, par ses excessives douleurs, et par son grand amour de Jésus crucifié.

Malgré sa dilection pour le moyen âge, Bloy n'est contemporain ni de saint Bernard ni de saint Thomas d'Aquin. Anachronisme plus violent et plus étrange, c'était un contemporain de Tertullien ou d'Origène, un chrétien du second siècle égaré dans la troisième République. Comment n'aurait-il pas « vomi » ses contemporains apparents, ombres ingrates à la réalité desquelles il ne put jamais croire ?

Pour se faire une idée de Bloy, il faut renoncer aux analogies faciles. En lui s'affrontaient comme à l'état pur, et comme hors du climat de l'humaine raison, — qu'elle soit philosophie ou qu'elle soit prudence, — les privilèges du Chrétien et ceux du Poète. Les vertus théologales et les dons du Saint-Esprit plantés dans une âme profonde et intuitive, affamée de la vision divine et qu'opprime le génie ; un pauvre cœur d'homme en proie à tout le surhumain des exigences

divines, et à tout l'inhumain du despotisme de l'art ; les grands orages, les nuits, les larmes du mysticisme le plus âpre dans un ciel de violence et de passion, au-dessus d'une terre indomptable, et ne trouvant issue que dans les formes éclatantes d'une imagination férocement espagnole... Impatient comme Hello de voir et de toucher, il semble qu'il n'ait jamais accepté de renoncer complètement aux splendeurs du sensible, pour chercher au delà, dans l'obscurité d'une contemplation purement spirituelle. Celui qui est au-dessus de toute image et de toute pensée. Signes sensibles et tangibles de la gloire de Dieu, voilà l'objet de sa faim jamais assouvie. Ainsi c'est dans le monde des formes et des images que les touches mystiques viennent se répercuter, et qu'arrive à se transposer le sens le plus authentiquement chrétien des exigences absolues du Seigneur. Discordances dès lors, et disproportions : le sentiment du mystère, si pur en lui-même, si élevé chez Bloy, se traduira parfois par des fulgurations et des ténèbres trop matérielles. La juste perception de ce que l'opération du Saint-Esprit comporte d'unique et d'exceptionnel en chaque âme docile (au moins quant à la *manière* de faire les choses ordinaires),

deviendra le goût des œuvres extraordinaires, et du grandiose romantique projeté en Marchenoir.

Mais quoi ! Ces déficiences vénielles étaient précisément la rançon de l'incomparable efficacité de son œuvre à tourner vers Dieu le cœur des hommes, — des hommes qui la plupart du temps vivent *in sensibus*, et qui ont besoin d'être conduits à l'intelligible par le sensible. Imaginez les trois vertus théologales se revêtant des haillons somptueux et sordides de la plus violente sensibilité lyrique, pour aller mendier sur les places et dans les rues. Bloy aimait à répéter qu'il n'écrivait pas pour les justes, — ni pour les parfaits, ni pour les progressants, ni pour les débutants, — mais pour les dormants qui avaient besoin de sa souffrance et de sa clameur, pour les publicains et « pour la canaille ». Catégorie à laquelle vous n'appartenez certes pas,

Hypocrite lecteur, mon semblable, mon frère,

mais dont fait partie, en ces temps de misère, une fâcheuse multitude rachetée pourtant par le sang du Seigneur. Sans la grâce que sommes-nous ? Des âmes ensevelies, et qui balbutient comme en rêve ; Bloy attire ces âmes à la lumière

en raison même de l'union dans son œuvre du sensible et du spirituel. L'aspect individualiste et imaginatif, le resplendissement esthétique que prend chez lui l'absolu religieux, met d'une certaine manière cet absolu à leur portée. Elles l'entendent, lui, quand il leur dit : « Tout ce qui arrive est adorable... Il n'y a qu'une tristesse, c'est de n'être pas des *saints*... On n'entre pas dans le paradis demain, ni après-demain, ni dans dix ans, on y entre *aujourd'hui,* quand on est pauvre et crucifié. » Mendiant assis au seuil de l'église, montrant aux passants ses plaies saignantes, il les appelle ainsi vers la maison de vérité, et puis il les conduit jusqu'à l'autel du Dieu vivant.

« Celui qui aime la grandeur et qui aime l'abandonné, lorsqu'il passera auprès de l'abandonné, reconnaîtra la grandeur, si la grandeur est là. » — A quel abandonné ce mot d'Ernest Hello, qu'il répétait souvent, s'appliquait-il mieux qu'à lui-même ?

*
* *

Mais j'entends qu'on me demande : Les attaques personnelles de Bloy, comment les expliquez-

vous ? Ses violences, ses injustices envers tel et tel ? — Qu'on veuille bien se rendre attentif ici à ce qu'il y a d'exceptionnel dans le cas de Léon Bloy. Villiers de l'Isle-Adam, devant un interlocuteur importun ou insolent, regardait le personnage avec une extrême et manifeste application, clignait des yeux, tendait le cou, avançait la tête, et s'écriait découragé : J'ai beau faire, Monsieur, je ne vous aperçois pas. Bloy, lui, était dans une impuissance *native* de voir et de juger en eux-mêmes les individus et les circonstances particulières. Il ne les discernait pas. De là, pour qui en considère les points d'application immédiats, l'outrance démesurée de ses violences. Elles visaient *autre chose* en réalité.

Dans ces violences il faut voir tout d'abord l'effet d'une sorte d'*abstraction* très spéciale, non pas philosophique certes, mais artistique, ou, si l'on veut, de typification : tout événement, tout geste, tout individu donné *hic et nunc* était instantanément transposé, arraché des contingences, des conditions concrètes de l'ambiance humaine qui l'expliquent et le rendent plausible, et transformé, sous le regard de ce terrible visionnaire, en un pur symbole de quelque dévorante réalité spirituelle.

Il y faut voir aussi un effet de son étrange absorption dans son propre monde intérieur. Il était de « ceux que les clameurs de la Désobéissance importunent, et qui vivent retirés dans leurs propres âmes ». Lorsqu'il n'était encore qu'un petit enfant, sa mère l'avait souvent trouvé assis silencieux, et baigné de larmes, pleurant depuis des heures, sans motif assignable. Une mélancolie sans bornes pesait sur lui, naturelle et surnaturelle ; un certain nombre d'aperceptions d'une mortelle acuité, telles qu'en peuvent éveiller les dons mystiques dans une pareille âme, emplissaient son cœur ; une vue crucifiante de l'oubli de Dieu et de son Amour, de la haine du Pauvre, de l'abjection et de la cruauté propres à un monde où l'Évangile n'est plus connu, lui rendait perpétuellement présente la passion du Seigneur, configurant sa propre vie spirituelle à l'agonie et au *taedium* du Mont des Oliviers. Voilà ce qui existait pour lui : cet univers spirituel, — et sa fidèle douleur. Le reste était fantômes, spectacle inutile et incertain. Et ces aperceptions existant en lui initialement, avec leur vive certitude, et faisant déjà pression de toutes parts sur son esprit, il suffisait qu'un objet extérieur, passant dans l'ombre de sa souffrance, présentât

quelque apparence des vices ou de la tiédeur qu'il haïssait, pour qu'il s'en emparât comme d'un symbole détestable, et le soumît à ses indignations de « justicier obéissant ». Ses coups pouvaient s'égarer de façon déplorable ; la victime choisie pouvait ne mériter ni le pal ni le scalp, être digne au contraire de tous les lauriers ; à travers elle, forme périssable, il atteignait le monstre invisible, le monument d'iniquité spirituelle qui opprimait son cœur et le cœur d'un grand nombre de ses frères.

A coup sûr cette manière d'agir avait pour beaucoup des inconvénients sérieux. Cet amour de Dieu paraissait avec une allure assez peu charitable, et ce zèle de la Justice, qui fut vraiment la constante passion de Léon Bloy, semblait négliger un peu la vertu morale du même nom. Bien peu perspicaces serions-nous pourtant, si nous ne savions discerner ni cet amour ni ce zèle, dont Celui qui nous jugera tous a seul mesuré l'intensité ; et si nous ne comprenions que l'énormité même des violences verbales de Léon Bloy rendait celles-ci beaucoup moins dangereuses à ses ennemis qu'à lui-même. « Pamphlétaire » exaspéré, envieux, haineux, aigri ? Pas d'image plus menteuse.

« Ma colère, disait-il, n'est que l'effervescence de ma pitié », et ce mot est très véritable. Voyant sa propre vie comme un symbole de réalités plus hautes, et pour cela la donnant elle-même en spectacle, il estimait pouvoir traiter les hommes comme des signes et des figures où son art épelait la miséricorde ou l'indignation de Dieu.

J'avais faim, et vous M'avez donné à manger. J'étais en prison, et vous êtes venus à Moi... Mais où donc Vous avons-nous vu en prison, et sommes-nous allés à Vous? — Léon Bloy écrivait pour délivrer des âmes. Si ses violences ont indigné quelques justes qui ne l'ont ni connu ni compris, elles ont brisé les liens de bien des pécheurs, et il y a plus de joie au ciel pour un pécheur qui se repent que pour nonante-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. « Il y en a qui demandent le baptême après m'avoir lu. Quelle sanction divine à mes violences ! » Bienheureuses violences, seules capables de briser les portes d'airain qui les tenaient captifs. A ceux-là, par sa vie et par son œuvre, il avait fait « pressentir le mystère » des vérités surnaturelles, il avait manifesté le christianisme dans son antique simplicité, dans sa grandeur éternelle, dans l'absolu terrible et doux de ses divines exigences.

« Ce n'est pas pour rire que je t'ai aimée », il pleurait — je le vois encore — en lisant cette parole du Seigneur à Angèle de Foligno, et cette autre de Ruysbroeck : « Ah ! si vous saviez la douceur que Dieu donne, et le goût délicieux du Saint-Esprit. » Poussé par sa vive foi au mystère de la communion des saints, il avait demandé à souffrir d'une manière exceptionnelle, tel un Job sur le fumier de la culture moderne, et il avait été exaucé.

La « scatologie » dont on se scandalise n'était qu'une manière à lui, assez singulière, d'outrager les grandeurs d'apparat où nous nous complaisons, et de se tenir séparé du monde : quelque chose comme la vermine de saint Benoît Labre, et en tout cas d'importance aussi secondaire. Il a toute sa vie haï l'injustice, aimé les pauvres et les abandonnés, espéré, avec quelle impatience ! la révélation de la Gloire de Dieu. Il désirait ardemment le martyre, il s'y croyait destiné, il l'attendait sous les espèces d'une immolation sanglante et extraordinaire qui lui a été refusée, ce qui ne veut pas dire que le Père céleste ne lui a pas dispensé la grâce d'un martyre invisible, infligé par la triple angoisse du silence, où ses cris tombaient comme dans un

gouffre, de la solitude et de la misère supportées pour l'amour de Dieu. Il est entré, conduit par les saints, dans les profondeurs surnaturelles de la Douleur et de l'Abandon, de toutes les douleurs et de tous les abandons : douleur et abandon du Pauvre, image de Dieu, douleur et abandon d'Israël, peuple de Dieu, douleur et abandon de Marie, Mère de Dieu. Les grandes flammes qui circulent dans son œuvre sont comme des reflets de la béatitude des Larmes. « Notre misère inénarrable est de prendre sans cesse pour des figures ou des symboles inanimés les énonciations les plus claires et les plus vivantes de l'Écriture. Nous croyons, mais non pas *substantiellement*. Ah ! Les paroles de l'Esprit-Saint devraient entrer et se couler dans nos âmes comme du plomb fondu dans la gueule d'un parricide ou d'un blasphémateur. Nous ne comprenons pas que nous sommes les membres de *l'Homme de douleur*... Lorsque nous versons notre sang, c'est sur le Calvaire qu'il coule et de là sur toute la terre. Malheur à nous par conséquent, si c'est un sang empoisonné ! Lorsque nous versons nos larmes qui sont le « sang de nos âmes », c'est sur le cœur de la Vierge qu'elles tombent et de là sur tous les cœurs vivants. »

Ames de poètes ou de prophètes, les âmes désignées pour parler au nom d'un grand nombre de morts ou de souffrants ne sont pas libres de récuser leur mandat. Le *Mendiant ingrat* devait donner une voix aux impatiences et à l'agonie d'une multitude de pauvres et d'oubliés, qui frappaient à la porte de son cœur. Sa terrible ironie devait dénoncer la bassesse du monde orgueilleux qui les écrasait. *Malheur à vous, riches, parce que vous avez votre consolation. Malheur à vous qui êtes rassasiés, parce que vous serez affamés. Malheur à vous, qui riez à présent, parce que vous pleurerez et vous lamenterez.* Le Seigneur a crié huit fois *malheur* contre les Scribes et les Pharisiens hypocrites. Chacun de nous, en la misère de cette vie terrestre, porte en soi la ressemblance de l'un des aspects multiples de la simple et unique Vérité. Dans un monde où l'homme a pris toute la place, et où l'admiration de soi-même, le décorum, les *convenances* et le soin de se conformer au siècle présent semblent le souci principal de beaucoup d'enfants de lumière, la mission de Bloy était de faire écho aux impropérations de l'Évangile, à l'exultation vengeresse du Magnificat, et de rendre témoignage à Dieu en ne tenant compte

de rien que de Dieu seul, et d'ouvrir ainsi les yeux à bien des égarés, qui croyaient follement que l'Église du Christ s'occupe plus à assurer les possessions des riches que la consolation des pauvres. Ah ! Il fallait une voix qui clamât sans ménagement la vérité divine ; sans ménagement, sans rien atténuer ni dissimuler, avec un cri assez farouche pour déchirer tous les voiles où les hommes l'ensevelissent. Pour s'acquitter d'une telle mission sans perdre la mesure, comme pour parvenir au plein équilibre intérieur des dons contrastants qui se heurtaient en lui, ne nous y trompons pas, et lui-même le savait bien, c'est la sainteté qui était strictement requise, l'héroïque armature de toutes les vertus. Au moins l'a-t-il éperdument désirée. « Voilà plus de trente ans que je désire le bonheur unique, la Sainteté. Le résultat me fait honte et peur. Il me reste d'avoir pleuré, a dit Musset. Je n'ai pas d'autre trésor. Mais j'ai tant pleuré que je suis riche en cette manière. Quand on meurt, c'est cela qu'on emporte : les larmes qu'on a répandues et les larmes qu'on a fait répandre, capital de béatitude ou d'épouvante. C'est sur ces larmes qu'on sera jugé, car l'Esprit de Dieu est toujours *porté sur les eaux*... »

Voulez-vous entrevoir quelque chose des vrais sentiments que ce grand chrétien avait à l'égard de lui-même, lisez cette lettre admirable à Jean de la Laurencie :

Cher ami, ma femme qui vous a vu aujourd'hui me dit que vous m'attribuez le pouvoir de vous réconforter. Vous m'aviez écrit déjà des choses semblables et cela m'étonne toujours. Faut-il que les contemporains soient inexistants pour que vous pensiez avoir besoin de moi ! Quel besoin j'aurais moi-même de m'appuyer sur autrui ! Combien de fois l'ai-je essayé ! Combien de fois ai-je cru trouver des colonnes de granit qui n'étaient que cendre ou pis encore ! Et j'ai bien peur moi-même de n'être que cela.

Le peu que j'ai, Dieu me l'a donné sans que j'y fusse pour rien et quel usage en ai-je fait ? Le pire mal n'est pas de commettre des crimes, mais de n'avoir pas accompli le bien qu'on pouvait. C'est le péché *d'omission*, qui n'est pas autre chose que le non-amour, et dont personne ne s'accuse. Quelqu'un qui m'observerait chaque jour, à la première messe, me verrait souvent pleurer. Ces larmes qui pourraient être saintes, sont plutôt des larmes très amères. Je ne pense pas, alors, à mes péchés dont quelques-uns sont énormes. Je pense à ce que j'aurais pu faire et que je n'ai pas fait, et je vous assure que c'est très noir...

Ne me dites pas que c'est le cas de tout le monde. Dieu m'avait donné le sens, le besoin, l'instinct — je ne sais comment dire de l'Absolu, comme il a donné des aiguilles au porc-épic et une trompe à l'éléphant. Don extrêmement rare, que j'ai senti dès mon enfance, faculté plus dangereuse et plus torturante que le génie même, puisqu'elle implique l'appétit constant et furieux de ce qui n'existe pas sur la terre et que, par elle, est procuré l'isolement infini. Je pouvais devenir un saint, un thaumaturge. Je suis devenu un homme de lettres.

Ces phrases ou ces pages qu'on veut admirer, si on savait qu'elles ne sont que le résidu d'un don surnaturel que j'ai gâché odieusement et dont il me sera demandé un compte redoutable ! Je n'ai

pas fait ce que Dieu voulait de moi, c'est certain. J'ai rêvé, au contraire, *ce que je voulais de Dieu*, et me voici, à soixante-huit ans, n'ayant dans les mains que du papier ! Ah ! je sais bien que vous ne me croirez pas, que vous supposerez je ne sais quel repli d'humilité. Hélas ! quand on est seul, en présence de Dieu, à l'entrée d'une avenue très sombre, on a le discernement de soi-même et on est mal situé pour s'en faire accroire ! La vraie bonté, la bonne volonté toute pure, la simplicité des petits enfants, tout ce qui appelle le baiser de la bouche de Jésus, on sait bien qu'on ne l'a pas et qu'on n'a vraiment rien à donner à de pauvres cœurs souffrants qui implorent le secours. C'est ma situation vis-à-vis de vous, cher ami. Sans doute je peux prier pour vous, je peux souffrir avec vous et *pour* vous, en essayant de porter un peu votre fardeau ; oui, mais la goutte d'eau puisée dans un calice du Paradis terrestre, il m'est impossible de vous la donner. J'ai senti aujourd'hui que j'avais le devoir de vous dire cela pour que vous ne comptiez pas trop sur une créature faible et douloureuse...

Des yeux de l'âme, je revois sa dernière communion, faite avec un très humble amour, il y a sept ans, le jour de la Toussaint, dans sa pauvre chambre de malade, tandis qu'au loin sonnaient les cloches de la grand'messe, et que par toute la terre l'Église chantait l'évangile des béatitudes. Trois jours après, il mourait paisiblement. Plus loin dans le passé, je le revois le soir, entouré des siens, récitant le chapelet à genoux sur la terre, lentement, de cette voix basse et si distincte, avec tant de simplicité et tant d'amour, image inoubliable de foi et d'humilité ; je le vois, dans le crépuscule du matin,

— à cette heure où le cœur, « non encore souillé des sales prestiges de la lumière, s'épanche vers les tabernacles tranquilles », — se rendant de son pas lourd et fatigué à la première messe, comme il faisait chaque jour. Il vivait de la sainte Écriture, il récitait toutes les nuits l'office des morts.

... Il faut prier. Tout le reste est vain et stupide. Il faut prier pour endurer l'horreur de ce monde, il faut prier pour être pur, il faut prier pour obtenir la force *d'attendre*. « Il n'y a ni désespoir, ni tristesse amère pour l'homme qui prie beaucoup. C'est moi qui vous le dis. Si vous saviez combien j'en ai le droit et avec quelle autorité je vous parle.

Vous connaissez les misères banales de la vie, mais vous ignorez la vraie Douleur. Vous n'avez pas reçu le vrai coup qui perce le cœur. Peut-être ne le recevrez-vous jamais, car très peu le reçoivent, quoique beaucoup prétendent l'avoir reçu...

La Foi, l'Espérance, la Charité, et la Douleur qui est leur substrat sont des diamants, et les diamants sont rares, vous l'avez appris. Ils coûtent fort cher, ne l'oubliez pas.

Ceux-là coûtent la Prière qui est, elle-même, un inestimable joyau qu'il est nécessaire de conquérir. C'est rudimentaire et formidable...

Je me rappelle la douceur et la tendresse de cet homme terrible, la merveilleuse hospitalité de ces pauvres, dans la maison de qui les ailes du miracle semblaient battre sans bruit. Oui, tout cela reparaît devant moi. Cet imprévu, cet enjouement, cette simplicité vraiment chré-

tienne ; tant d'innocence, de sérénité foncière, avec des puérilités parfois, des entêtements invincibles ; et quel dénuement ! et que d'angoisses. Une foi massive et puissante, une confiance absolue en la Providence, un perpétuel recours à Marie.

Ma Souveraine bien-aimée, je ne sais pas ce que c'est que de Vous honorer dans tel ou tel de *Vos Mystères*, selon qu'il fut enseigné par quelques-uns de Vos amis. Je ne veux rien savoir sinon que Vous êtes la Mère douloureuse, que toute Votre vie terrestre n'a été que douleur, douleur infinie, et que je suis un des enfants de Votre douleur. Je me suis mis à Votre service comme un esclave, je Vous ai confié ma vie temporelle et spirituelle pour obtenir par Vous ma sanctification et celle des autres. C'est de cette manière seulement, à ce titre seul, que je peux Vous parler. Je manque de foi, d'espérance et d'amour. Je ne sais pas prier et j'ignore la pénitence. Je ne peux rien, et je ne suis rien qu'un fils de douleur. Je ne me connais aucun mérite, aucun acte vraiment bon qui puisse me rendre agréable à Dieu, mais je suis cela, un fils de douleur. Vous savez qu'autrefois, il y a plus de trente ans, obéissant à une impulsion qui me venait certainement de Vous, j'ai appelé sur moi toute la douleur possible. A cause de cela je me persuade que ma douleur, qui est grande et continuelle, peut Vous être offerte. Puisez dans ce trésor pour payer mes dettes et celles de tous les êtres que j'aime. Et puis, si Dieu le permet, donnez-moi d'être Votre *témoin* dans les tourments de la mort. Je Vous le demande par Votre très doux nom de Marie.

Léon Bloy, a-t-on dit, a eu beaucoup « *d'anciens* amis ». Il a eu aussi des amis fidèles, dont quelques-uns doivent à ses prières et à ses

larmes leur accession à la divine vérité. Ceux-là sont et seront toujours prêts à lui rendre témoignage. Ceux qui ont connu et aimé Bloy, et qui l'ont vu souffrir, ceux qui l'ont vu prier et mourir, savent la profondeur de sa vie surnaturelle, de son humilité, de sa pitié, de sa générosité, de son amour de Dieu. « Seigneur, je pleure très souvent, disait-il. Est-ce de tristesse en songeant à ce que je souffre? Est-ce de joie en me souvenant de Vous? » Ils savent que sa violence était la face inverse d'une charité battue par quelles tempêtes, et qui n'en pouvait plus.

Je comprends fort bien que pour certains esprits, à qui le vertige de tout abîme, d'en haut ou d'en bas, fut heureusement épargné, le cas de Léon Bloy soit une énigme fort obscure. Mais je ne puis que le redire encore, il y a des âmes périssantes qui cherchent la beauté dans les ténèbres, et sur lesquelles une apologétique plus tranquille serait sans efficace. La pure théologie n'agirait pas non plus sur elles, car leur raison est trop alanguie par l'erreur; elles s'imaginent que l'obéissance de la foi est incompatible avec les hardiesses de l'intelligence, ou avec les jeux et les franchises de l'art et de la beauté; enfin la

médiocrité d'un grand nombre de chrétiens les épouvante. Bloy, en clamant son dégoût de toute tiédeur, en criant sur les toits sa soif de l'absolu, en faisant voir et toucher la splendeur de la Foi, inspire à ces affamés le pressentiment de la gloire de Dieu. Mais rien n'agirait, en définitive, sans le *secret* de ce mendiant magnifique et vociférateur, je veux dire sans sa charité : c'est son amour de Dieu et des âmes qui emporte tout.

Janvier 1925.

Sur la tombe de Léon Bloy[1]

C'est avec une émotion profonde, et que je ne chercherai pas à dissimuler, que je prends la parole aujourd'hui, devant la tombe de celui dont les prières et les larmes ont ouvert pour moi et les miens les portes de la vie surnaturelle.

Au nom de qui est-ce que je parle ici ? Au nom de tous ceux qui comme nous ont été tirés par lui des ténèbres où une soi-disant culture intellectuelle préparée par des démons attentifs tenait et tient encore captives tant d'âmes faites à l'image de Dieu. « Il y en a qui demandent le baptême après m'avoir lu, écrivait-il. Quelle sanction divine à mes violences ! » Ceux-là sont nombreux, venus de tous les coins de l'horizon, — de la libre-pensée et de l'anarchie comme du

1. Paroles prononcées au cimetière de Bourg-la-Reine le 3 mai 1925, lors de l'inauguration du monument de Léon Bloy.

protestantisme et d'Israël, — du pays de France comme du Danemark et de la Russie, de la Belgique, de la Suisse ou de la Hollande ; et je songe à mon ami Pierre van der Meer et à son fils Pierre-Léon, que j'ai vus baptisés ensemble, à Saint-Médard ; Pierre-Léon avait sept ans, il est maintenant bénédictin, son sacrifice de louange continue l'oblation douloureuse de son vieux parrain. C'est le témoignage de tous ceux-là que je viens traduire ici, le témoignage de sa famille spirituelle.

Je parle aussi au nom de sa famille selon la nature, et c'est pour moi une mission très douce, dont je remercie de tout cœur Mme Léon Bloy de m'avoir chargé. Je parle au nom de celle qui fut l'admirable compagne du Pèlerin de l'Absolu, de sa vie de grandeur et de douleur, de misère imméritée ; au nom de ses deux filles, Véronique et Madeleine ; de ses gendres Otto Tichy et Édouard Souberbielle ; au nom de ses deux petits garçons qui l'ont précédé en paradis, et dont l'un, le petit André, repose ici avec lui, sous cette pierre.

Famille naturelle, famille spirituelle, pour un cœur livré à Dieu comme celui de Léon Bloy, fait pour se donner, dévoré de la soif de se

donner (car il sentait profondément qu'*il est meilleur de donner que de recevoir*, c'est un des mots qu'il répétait le plus volontiers, avec cet autre : « tout coopère au bien de ceux qui aiment Dieu », *diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum*), pour un tel cœur ces deux familles ne faisaient, — selon la hiérarchie exigée par l'ordre de la charité, — qu'une grande couronne d'âmes rachetées par le sang du Christ, et pour lesquelles il aurait voulu mourir. Mon secret, me disait-il, c'est de chérir de toute mon âme, au point de donner ma vie, les âmes appelées à me lire un jour.

*
* *

Pour beaucoup d'entre ces âmes Léon Bloy a été et sera encore la voix qui appelle, parce qu'il est avant tout le témoin de Dieu, des exigences absolues de sa justice et de son amour. Homme libre, que nul homme et nul intérêt humain n'a jamais fait plier. Libre mais obéissant à Dieu, libre *parce que* obéissant à Dieu. Devant les mythes sanglants et les grandeurs de chair que ce monde apostat adore au son de la trompette et du psaltérion, il dit : je ne servirai pas tes dieux, et je n'adorerai pas la statue d'or que tu

as dressée. Je ne connais que Jésus crucifié, le reste à mes yeux n'est qu'ordure.

Il ne discute pas, il affirme. Non pas en son nom, mais au nom de la Vérité première qui nous parle par l'Église. Écrivain de génie, dévoué à la beauté comme à un des noms de Celui qui est, jaloux de la pureté et de l'intégrité de son art, qu'il n'a jamais courbé, il fait de cet art lui-même, dans une perpétuelle magnificence, dans une interminable splendeur, un ostensoir de la vérité. Car « il faut, disait-il, que la Vérité soit dans la Gloire ». Et il ajoutait : « La splendeur du style n'est pas un luxe, c'est une nécessité. »

*
* *

Ce n'est pas de l'écrivain que je parlerai ici. Ce n'est pas non plus du penseur, dont les intuitions passionnées nous découvrent certains des aspects les plus profonds du christianisme, et qui, inconsolable de ne pas encore voir Dieu, s'avance par figures et paraboles, à la manière non des philosophes mais des mystiques, dans la nuit surnaturelle d'une réalité qui déborde toutes nos paroles et toutes nos idées.

C'est du chrétien que je voudrais dire quelques mots, — en ce jour de l'Invention de la Sainte

Croix, — de celui qui au centre de son cœur et de son intelligence, au point vif de l'âme, avait planté la Croix, la dure Croix qui distend affreusement, jusqu'à Dieu, toutes les forces de l'homme. Il ne s'agit point de rappeler de lui, de sa vie et de son œuvre, ce que tous ici connaissent aussi bien que moi, il s'agit de marquer l'essentiel de sa leçon, et les points sur lesquels il nous demande avant tout de le continuer.

Ah ! il savait bien que la foi est la racine et le fondement de toute notre vie de grâce, que c'est par elle que nous triomphons du monde, qu'elle est la première porte de la béatitude. Il a vécu de la Foi. Ce qui apparaît en lui dès l'abord, c'est une extraordinaire vigueur des trois vertus théologales. C'est l'Espérance qui le rendait désespéré de tout ce qui n'est pas Dieu, c'est la Charité qui alimentait sa colère ; c'est la pitié pour les âmes, c'est un amour de Dieu « à s'arracher le cœur, tant il brûle », qui faisait de lui un affamé d'absolu, éternellement insatisfait des simulacres de ce monde.

Vous avez été rachetés à grand prix. Il appuyait toute son espérance à cette vérité sainte. Avec un sens admirablement profond des exigences et de la dignité du baptême, il proclamait qu'au milieu

de toutes nos misères nous devons tendre toujours à la perfection de la charité, et qu'il n'est de repos pour nous que dans « la douceur que Dieu donne, et le goût délicieux du Saint-Esprit ». Et il proclamait aussi que la souffrance est la voie qui mène à la délivrance, la figure et comme la remplaçante du paradis perdu. Il avait demandé à souffrir d'une manière exceptionnelle, et il avait été bien exaucé. Il a été le poète de la Souffrance et de la Beauté, de la Gloire de Dieu et de la communion des saints.

Mais il faut pénétrer plus loin. Ce qui fait à mes yeux son caractère particulier dans l'ordre spirituel, c'est une faim crucifiante de la justice. Son cœur était continuellement opprimé par le poids de l'injustice innombrable qui est la princesse de ce monde. Reprenant, en le modifiant un peu, le grand mot de saint Grégoire VII, il aurait pu dire : Parce que j'ai aimé la justice et haï l'iniquité, à cause de cela je vis dans un perpétuel exil. Voilà pourquoi ce chrétien obéissant se sentait en communion d'impatience avec tous les révoltés de la terre, mais c'était une impatience tournée vers le ciel, et vers l'avènement du royaume de Dieu. Voilà pourquoi il est entré si avant dans les mystères de la

Douleur et de l'Abandon, de toutes les douleurs et de tous les abandons : douleur et abandon du Pauvre, image de Dieu, douleur et abandon d'Israël, peuple de Dieu, douleur et abandon de Marie, Mère de Dieu.

Sa mission propre était de faire écho aux terribles menaces de l'Évangile contre tous ceux qui ont déjà leur consolation.

*
* *

Chaque matin, à la première messe, il recevait le Corps du Seigneur. L'autre aliment de son âme était l'Écriture sainte, le missel et la liturgie du jour. A l'égard des enseignements, des traditions, de l'héritage sacré de l'Église, mère et nourrice des vivants, il avait la docilité d'un enfant, d'un vrai enfant de lumière, et la fidélité d'un preux. Je me souviens de sa dernière communion, il y a sept ans et demi. Tandis que le prêtre lui portait son Créateur, le chant des cloches de la Toussaint entrait dans sa chambre. Bienheureux les pauvres, chantait l'Église en ce jour, bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés. Bienheureux êtes-vous quand le monde vous hait et vous persécute.

Léon Bloy a été un des hommes les plus calomniés, les plus abandonnés de ces temps cependant féconds en ingratitude. Nous qui l'avons connu, nous lui rendons témoignage. Au moment où cette grande âme chrétienne passait à Dieu, nous pouvions lui appliquer dans toute la plénitude de leur force les saintes paroles des prières des agonisants : « *Réjouissez-la, Seigneur, de la vue de votre visage. Elle a pu pécher, pourtant elle n'a pas nié le Père, le Fils et le Saint-Esprit, mais elle a cru en eux ; et elle a eu au dedans d'elle le zèle de Dieu ; et Dieu, qui a fait toutes choses, elle l'a fidèlement adoré.* » Ah ! La Sainte Vierge l'attendait au passage, sa Souveraine bien-aimée, celle à qui il s'était donné à l'imitation du Bienheureux Grignon de Monfort, celle en qui il avait son recours, celle qui a pleuré sur la montagne de la Salette et que les hommes n'ont pas écoutée, et dont une larme était tombée sur le cœur de Léon Bloy.

*
* *

Léon Bloy n'aimait pas les cérémonies vaines. Lui qui récitait chaque nuit l'office des morts, et qui répétait si souvent le *vita mutatur non tollitur* de la préface des défunts, il n'admettrait pas

que ses amis se réunissent sur sa tombe sans prier. Mon bien-aimé parrain nous prierons donc pour toi, et de tout notre cœur. Mais nous te demandons aussi d'intercéder pour nous, car les prières de celui qui a tant souffert et tant aimé doivent être puissantes auprès de Dieu. Nous te demandons de prier pour ta famille et pour tes amis, pour l'Église et pour la France. Dieu nous apprenne comme à toi la fidélité à l'absolu. Ta vie et ton œuvre ont été un hommage à la souveraine transcendance de la foi surnaturelle, à l'indépendance du chrétien à l'égard de toutes les fins purement humaines. Nous avons compris cette leçon. Ce n'est pas pour un parti ni pour une classe, ce n'est pour aucun bien de ce monde que le Christ a exclu de sa prière, c'est pour Dieu, c'est pour la Vérité première que nous combattons.

Les jours de crise que tu as prévus semblent proches, et combien d'esprits sont obscurcis d'illusions. Que Dieu donne à tes amis la claire vue de la vérité, et la force de témoigner pour elle comme tu as toi-même témoigné.

3 mai 1925.

Préface

aux lettres de Léon Bloy à Jacques et Raïssa Maritain, Pierre et Christine van der Meer de Walcheren[1].

C'est une chose pénible de livrer au public les secrets d'une amitié que l'on croyait réservée au regard de Dieu seul. J'avoue que d'eux-mêmes les filleuls de Léon Bloy n'auraient pas songé à publier cette correspondance, infiniment précieuse pour eux mais d'ordre tout privé, si Mme Léon Bloy ne les avait priés de le faire. Il se trouve au surplus que la publication des *Lettres à sa fiancée*, des lettres à Pierre Termier, à Frédéric Brou et à Jean de la Laurencie, à l'abbé Cornuau, au frère Dacien, construit fragment par fragment le monument que sera la Correspondance complète du *Mendiant ingrat*.

1. A paraître chez Stock.

Il convenait donc que ses filleuls se résignassent à laisser paraître ces lettres, par lesquelles on verra une fois de plus la merveilleuse tendresse de ce pauvre, très riche d'amour pour ceux qui venaient à lui.

Cette publication aura encore l'avantage de faire revivre un peu de cette chère atmosphère de miracle et de bonhomie, de dignité et de misère, de génie, d'ironie, de mélancolie, de poésie, de théocratie et de liberté, et d'incomparable innocence, qu'on respirait rue de la Barre et rue Cortot. Elle rappellera aussi, une fois de plus, à ceux qui admirent aujourd'hui Léon Bloy, le grand abandon dans lequel il a si longtemps vécu, la perpétuelle angoisse qui fut la rançon de ses livres, la singulière contrainte où cet homme, fait pour donner, et en qui la parole divine : *beatius est magis dare quam accipere*, se répercutait si fortement, a été toute sa vie de demander son pain, le supplice patiemment renouvelé que la Providence lui avait ménagé d'espérer continuellement la parfaite délivrance et d'être continuellement déçu.

Il est beaucoup question d'argent dans les lettres de Léon Bloy. Comment s'en étonner ? A certains moments il manquait de tout. Je me

rappellerai toujours certaine course avec lui à travers Paris vers quelque Mont de Piété redoutable. C'était dans les premiers temps de notre amitié ; il fallait renouveler la concession de la tombe de son petit André, trouver l'argent requis pour éviter la fosse commune. Comment oublier l'immense tristesse qui l'accablait alors, et qui noircissait ses grands yeux douloureux.

Le *Mendiant ingrat* magnifiait le moindre don reçu pour avoir de plus vastes occasions de gratitude. La première lettre que nous lui envoyâmes, ma femme et moi (nous étions alors mariés depuis peu, et je préparais l'agrégation de philosophie) contenait la somme la plus minime. En raison de quoi il nous combla de ses livres, et demanda pour nous l'illumination baptismale, offrant à cette intention ses prières et ses larmes. Qui est ici le débiteur ? Par lui, nous avons acheté la vie éternelle pour vingt-cinq francs.

*
* *

Quelques brèves précisions seront sans doute utiles pour faciliter la lecture de cette correspondance. C'est à Louis Vauxcelles, qui ne s'en doute guère, que nous devons d'avoir connu

Léon Bloy. Dans une enquête littéraire publiée, si je me souviens bien, dans le *Matin*, il citait, à propos de Léon Bloy, une phrase remarquable de Maeterlinck sur les « éclairs en profondeur » du génie. Nous cherchions la vérité et le sens de cette vie, avec un appétit invincible à tout le scepticisme dont cependant la Sorbonne nous avait gorgés : nous lûmes quelques-uns des livres de ce témoin extraordinaire, en particulier *La Femme Pauvre* et *Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne*. Notre première lettre parvint à Léon Bloy le 20 juin 1905, jour où l'Eglise célébrait la fête, remise cette année-là, de saint Barnabé. A la Saint-Barnabé suivante, le 11 juin 1906, nous recevions le baptême, en l'église Saint-Jean-l'Évangéliste [1], ma femme, sa sœur et moi. Léon Bloy était notre parrain à tous trois.

Grâce à une bourse de voyage (fondation Michonis) attribuée par l'Université de Paris, nous partîmes bientôt pour Heidelberg, où nous séjournâmes deux années dans la plus heureuse des solitudes. C'est de cette époque que datent la plupart des lettres que notre parrain nous

1. Et non pas à Saint-Pierre de Montmartre comme cela a été imprimé par erreur dans les lettres de Léon Bloy à Pierre Termier (publiées chez Stock, Paris, 1926).

écrivit. Avec notre retour en France ces lettres devinrent beaucoup plus rares, parce que l'on se voyait trop fréquemment pour avoir besoin de s'écrire.

Pierre van der Meer de Walcheren a raconté son histoire dans un très beau livre, le *Journal d'un Converti,* dont Bloy écrivit la préface. C'est à cet ouvrage que je renvoie le lecteur curieux de situer la correspondance ici publiée, et qui, en raison du même motif que je viens d'indiquer pour la nôtre, comprend un assez petit nombre de lettres.

Le 24 février 1910, en l'église Saint-Médard, Léon Bloy était de nouveau parrain. Pierre van der Meer, ce grand et cher batave aux yeux limpides, à moitié français je crois, cœur noble et généreux entre tous, recevait le baptême avec son fils Pierre-Léon, âgé de sept ans. Je les voyais tous deux tenant fermement le même cierge, au-dessus des eaux qui donnent la vie. Catholique de naissance, Mme Christine van der Meer revenait également, après une longue absence, à la maison du Père. Notre vieux parrain nous faisait ainsi cadeau d'un frère et d'une sœur tout neufs. Aujourd'hui Pierre-Léon est moine, sous la règle de saint Benoît, à l'abbaye d'Oosterhout. Par

ses livres, par ses articles, et par son exemple, Pierre van der Meer exerce en Hollande une grande action intellectuelle, consacrée tout entière à l'extension du royaume de Dieu.

*
* *

La réédition du *Salut par les Juifs* à laquelle il est fait allusion dans ces lettres a eu lieu au printemps de l'année 1906. C'est au vieux maître imprimeur Payen, de Suresnes, — l'initiateur en art typographique de Péguy, — qu'elle fut confiée, et c'est Léon Bloy lui-même qui avait arrêté son choix sur les caractères Grasset avec lesquels le volume fut composé. Cette nouvelle édition fut mise en dépôt chez Victorion, et plus tard rachetée par le *Mercure de France*.

Le Salut par les Juifs est sans doute, avec *La Femme Pauvre*, le chef-d'œuvre de Léon Bloy. Alors que nous ignorions encore tout de la foi chrétienne, ce livre, — avec, sans doute, les secours de la grâce actuelle, — a été pour nous comme un orage d'éclairs surnaturels, l'aveuglante ostension des Prophètes et des Figures, la révélation du sens divin de l'histoire humaine, et de ce permanent témoignage auquel Israël

est implacablement contraint, prouvant malgré lui l'authenticité du message de l'Église.

« Je ne comprends que ce que je devine », disait volontiers Léon Bloy. N'ayant aucun goût pour le *discursus* rationnel et les vertus démonstratives, appuyant aux trois vertus théologales et au seul organisme des dons infus les plus puissants dons d'intuition, l'*insatisfaction* était son lieu propre, dans l'ordre intellectuel comme dans tous les autres. Inconsolable de ne pas posséder dès à présent la vision de la gloire divine, il n'employait pas le langage humain, comme font les métaphysiciens et les théologiens dans leurs formules, pour essayer d'exprimer, selon le mode imparfait de nos concepts, ce que nous pouvons savoir de la réalité transcendante, mais au contraire pour essayer d'évoquer cela même qui dans cette réalité déborde le mode de nos concepts, et nous demeure inconnu. En d'autres termes il n'usait des signes du langage et de la raison que pour se dédommager d'être privé ici-bas de la vision béatifique, — qu'aucun signe précisément ne pourra jamais exprimer, et ses paroles tendaient moins à énoncer directement des vérités qu'à procurer, comme il disait, la *sensation du mystère* et de sa présence effective. Usant de la

raison elle-même et de la spéculation intellectuelle selon un mode plus expérimental que démonstratif, pour exprimer le réel dans l'obscurité même qui le joint à leur sentiment, les écrivains parmi lesquels il convient de ranger Léon Bloy se servent nécessairement des paraboles et hyperboles auxquelles l'expression mystique a recours. « Saint Thomas note (*In Isaiam*, c. 5 et 13) que l'hyperbole se trouve dans l'Écriture. Ainsi Notre-Seigneur dit : « Si ton œil te scandalise, arrache-le ; ta main, coupe-la. » Le style mystique n'est pas le style scolastique ; l'erreur serait seulement de soutenir... comme vraies scolastiquement des propositions qui ne sont vraies que dans le langage mystique où l'on tient compte de l'hyperbole[1]... » C'est que le langage mystique se propose avant tout de faire deviner la réalité comme si on la touchait sans la dire, tandis que le langage philosophique s'applique à la dire sans la toucher.

A ce point de vue, il importe de remarquer que dans la mesure même où le mot est employé

1. *Le Carmel*, 15 avril 1927. Lettre postulatoire adressée au nom du Collège Angélique par les RR. PP. Hugon et Garrigou-Lagrange au Souverain Pontife, le 14 juin 1926, en vue d'obtenir le titre de Docteur de l'Église universelle à saint Jean de la Croix (titre qui lui a été conféré le 24 août de la même année).

avant tout à rendre sensible l'inexprimable, l'énoncé pur et simple de ce qui est devient pour lui comme une limite asymptotique : le langage alors ne s'engage pas à fond dans l'expression logique et démonstrative, il s'arrête à évoquer des analogies, à faire surgir des images et des figures qui passent devant l'esprit en surabondant de sens, mais qui s'éloignent aussitôt. N'est-ce pas ainsi qu'il convient d'essayer de déchiffrer le sens figuratif des Écritures ? C'est de ce sens figuratif que Léon Bloy nourrissait constamment sa pensée, c'est lui qui commande en réalité son propre style. De là ce qui l'éloigne absolument des philosophes. Juger ses textes comme des propositions assertoriques ordinaires serait donc s'exposer à de sérieuses méprises. Il n'y a aucun ésotérisme chez Léon Bloy. Ce qu'il croyait et affirmait, c'est le symbole des apôtres, et rien d'autre ; il n'a jamais entendu enfermer dans ses assertions qu'une perpétuelle réitération des articles de la foi. Tout son effort littéraire était, — en attendant le jour de la vision, — de projeter dans le miroir des énigmes et des similitudes les rayons de cette nuit substantiellement lumineuse.

Je ne propose ces remarques que pour essayer

d'aider le lecteur à préciser la *situation spirituelle* de l'œuvre de Bloy. Lu dans ces pensées, le *Salut par les Juifs* prend, me semble-t-il, plus aisément toutes ses vraies proportions.

*
* *

Il était sans doute nécessaire que Léon Bloy, entouré des épines de la malédiction, vécût longtemps seul et presque sans amis. C'était là comme un état de *séparation*, imposé par la nature même du témoignage qu'il devait porter, au milieu du monde, et contre le monde.

Bloy avait passé par les milieux littéraires au temps du Chat Noir et de la vieillesse de Barbey. Depuis la publication du *Désespéré* il les avait quittés en exhalant contre eux le plus intense mépris. Aujourd'hui il arrive tout naturellement que quelques survivants de cet âge évanoui, plus ou moins délavés par le temps et par le succès, sortent sur la jeunesse de Bloy toute espèce de vieux souvenirs, et d'anecdotes déformées par la mémoire spontanément avilissante des bons camarades et des gens d'esprit. Comment auraient-ils pu deviner le secret d'une âme cachée elle-même dans les régions les plus sombres des

déserts de l'esprit ? Nous qui avons connu la vieillesse de l'olivier, nous savons que le fruit rend témoignage de la sève et de la racine.

*
* *

Le 25 juin 1905, deux enfants de vingt ans montaient l'escalier sempiternel qui grimpe jusqu'au Sacré-Cœur. Ils portaient en eux cette détresse qui est le seul produit sérieux de la culture moderne, et une sorte de désespoir actif éclairé seulement, ils ne savaient pourquoi, par l'assurance intérieure que la Vérité dont ils avaient faim, et sans laquelle il leur était presque impossible d'accepter la vie, un jour leur serait montrée. Une sorte de morale esthétique les soutenait faiblement, dont l'idée du suicide, — après quelques expériences à tenter, trop belles sans doute pour réussir, — semblait offrir l'unique issue. En attendant ils se nettoyaient l'esprit, grâce à Bergson, des superstitions scientistes dont la Sorbonne les avait entretenus, — mais en sachant bien que l'intuition bergsonienne n'était qu'un trop inconsistant refuge contre le scepticisme logiquement entraîné par toutes les philosophies modernes. Au demeurant ils tenaient

l'Église, cachée à leur vue par d'ineptes préjugés et par les apparences de beaucoup de gens bien pensants, pour le rempart des puissants et des riches, dont l'intérêt aurait été d'entretenir dans les esprits les « ténèbres du moyen âge ». Ils allaient vers un étrange mendiant, qui méprisant toute philosophie criait sur les toits la vérité divine, et catholique intégralement obéissant condamnait son temps, et ceux qui ont leur consolation ici-bas, avec plus de *liberté* que tous les révolutionnaires du monde. Ils avaient terriblement peur de ce qu'ils devaient rencontrer, — ils n'avaient pas encore fréquenté de génies littéraires, et c'est bien autre chose qu'ils allaient chercher. Pas une ombre de curiosité n'était en eux, mais le sentiment le plus propre à emplir l'âme de gravité : la compassion pour la grandeur sans refuge.

Ils traversèrent un petit jardin d'autrefois, puis entrèrent dans une humble maison aux murs ornés de livres et de belles images, et se heurtèrent d'abord à une sorte de grande bonté blanche dont la noblesse paisible impressionnait, et qui était Mme Léon Bloy ; ses deux fillettes Véronique et Madeleine les contemplaient de leurs grands yeux étonnés. Léon Bloy semblait

presque timide, il parlait peu et très bas, essayant de dire à ses deux jeunes visiteurs quelque chose d'important et qui ne les déçût pas. Ce qu'il leur découvrait ne peut se raconter ; la tendresse de la fraternité chrétienne, et cette espèce de tremblement de miséricorde et de crainte qui saisit en face d'une âme une âme marquée de l'amour de Dieu. Bloy nous apparaissait tout le contraire des autres hommes, qui cachent des manquements graves aux choses de l'esprit, et tant de crimes invisibles, sous le badigeonnage soigneusement entretenu des vertus de sociabilité. Au lieu d'être un sépulcre blanchi comme les pharisiens de tous les temps c'était une cathédrale calcinée, noircie. Le *blanc* était au dedans, au creux du tabernacle.

D'avoir franchi le seuil de sa maison toutes les valeurs étaient déplacées, comme par un déclic invisible. On savait, ou on devinait, *qu'il n'y a qu'une tristesse, c'est de n'être pas des saints.* Et tout le reste devenait crépusculaire.

1927

Le présent cahier, dixième de la dix-huitième série des Cahiers de la Quinzaine, a été tiré à 1 760 exemplaires. A savoir : 110 exemplaires sur papier vergé d'Arches dont 100 exemplaires numérotés de 1 à 100 et 10 exemplaires hors commerce marqués H. C. 1 500 exemplaires sur papier alfa des Papeteries Navarre numérotés de 101 à 1 600, vendus uniquement aux abonnés à la dix-huitième série complète et 150 exemplaires réservés à la publicité marqués S. P. Il a été achevé d'imprimer le 25 octobre 1927, par l'imprimerie Durand de Chartres pour l'Artisan du livre, 2, rue de Fleurus, Paris VIe.

Le gérant : MARCEL PÉGUY.

BONA FIDE

AP
20
C15
sér.18
no 10

Cahiers de la quinzaine

CIRCULATE AS MONOGRAPH

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY